

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection 1850 \(31 mai-18 octobre\) : Une posture politique et publique à établir](#)[Item](#)[Val-Richer, Vendredi 28 juin 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Vendredi 28 juin 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Eloignement](#), [Femme \(santé\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1850-06-28

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 13

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Vendredi 28 juin 1850

Sept heures

Est-ce donc bien demain que vous partez ? Cela me fait l'effet d'une seconde séparation. Paris est si près ! J'espère qu'au moins les eaux d'Aix-la-Chapelle vous

feront du bien. Prenez les avec précaution ; elles passent pour très fortes ; j'ai entendu dire que nous n'avions en France point d'eaux sulfureuses aussi fortes. Je ne vous crois aucun mal spécial et précis ; je vous crois au contraire un bon fond d'organisation et de tempérament. Mais vous êtes affaiblie délicate et susceptible ; il faut vous fortifier en vous ménageant ; des toniques doux et soutenus ; point de secousse. C'est dommage que je ne sois pas médecin et votre médecin. Je suis sûr que je vous traiterais à merveille. Mais vous n'êtes pas commode pour votre médecin.

J'attends Londres dans beaucoup de curiosité. Personne n'aura dit ce qu'il y à dire, et ce qui tuerait infailliblement Lord Palmerston, peut-être même dans la Chambre des Communes actuelle. Je connais bien les Anglais. et je les comprends d'instinct encore mieux que je ne les connais ; je sais qu'elles sont les cordes qu'il faut toucher pour aller jusqu'au fond de leur âme. Ils ont à la fois le respect des anciennes choses, des anciennes lois, et le goût de la liberté ; ils sont en même temps de vieux conservateurs et des libéraux sensés et honnêtes ; il faut leur montrer que Lord Palmerston ne leur ressemble et ne leur convient ni sous l'un ni sous l'autre rappor ; qu'il fait en leur nom de la politique qui n'a rien d'Anglais, point de dignité, point de moralité point d'intelligence des vrais intérêts de la liberté dans le monde comme de la considération et de l'influence de l'Angleterre. Je voudrais soulever contre lui, l'esprit libéral des Anglais, aussi bien que leur esprit conservateur, et le leur faire voir tel qu'il est réellement, comme un brouillon sans prévoyance et sans foi, qui va servant et semant partout, l'anarchie révolutionnaire, et qui revient ensuite dire dans le Parlement qu'il a soutenu l'Angleterre et la liberté tandis qu'il les a partout compromises, et rendues suspectes ou odieuses. Vous voyez ; je retombe toujours dans mon ancien métier. Je vous assure, et vous me croirez sans peine, que mon discours serait très bon.

10 heures

J'avais bien raison de vous envoyer un discours. Je viens de parcourir celui de Lord Palmerston. Le meilleur, ce me semble, qu'il ait jamais fait. Spirituel, spécieux et convenable. Je le lirai attentivement. Mais je persiste dans le mien. La réponse à Lord Palmerston pourrait être foudroyante. Puisque Sir J. Graham s'est engagé si avant, Sir Robert Peel en fera certainement autant et parlera bien. Le débat est solennel. Et certainement Palmerston en restera blessé à mort. Je crains seulement que le public, les badauds honnêtes, ne soient pas suffisamment détrompés et éclairés, sur son compte. Vous aurez moins chaud aujourd'hui. L'orage n'est pas encore fini. Il abattra la poussière sur votre route. Adieu. adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Vendredi 28 juin 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1850-06-28.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 07/05/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3390>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 28 juin 1850

HeureSept heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2628

Wat Richey - Vendredi 28 Juin 1850
sept heures

Est-ce donc bien demain que
vous partez ? Cela me fait l'effet d'une seconde
séparation. Paris est si près ! J'espère qu'au
moins les camps d'Aix la Chapelle vous feront
du bien. Prenez-les avec précaution ; elles peuvent
vous être fort utiles ; j'ai entendu dire que nous
n'avions en France point d'eaux sulfureuses
aussi fortes. Je ne vous crois aucun mal spécial
et précis ; je vous crois au contraire un bon
fond d'organisation et de tempérament ;
mais vous êtes affaiblie, délicate et susceptible,
et faut vous fortifier en vous ménageant ;
des toniques doux et soutenus ; point de
secours. C'est dommage que je ne sois pas
médecin et votre médecin ; je suis sûr
que je vous traiterais à merveille. Mais
vous n'êtes pas commode pour votre médecin.

J'attends Londres sans beaucoup de
curiosité. Personne n'aura dit ce qu'il y
a à dire, et ce qui tiendrait infailliblement
lord P., peut-être même dans la chambre

des Communes actuelle. Je connais bien les Anglais, ce je les comprends d'instinct encore mieux que je ne les connais; je sais quelle sont les cordes qu'il faut toucher pour aller jusqu'au fond de leur âme. Il ont à la fois le respect des anciennes choses, des anciennes lois, et le goût de la liberté; ils sont en même temps de vieux conservateurs et de libéraux purs, et honnêtes; il faut leur montrer que lord P. ne leur ressemble et ne leur convient ni sous l'un ni sous l'autre rapport; qu'il fait, en leur nom, de la politique qui n'a rien d'anglais, point de dignité, point de moralité, point d'intelligence de vrai intérêt de la liberté dans le monde comme de la considération et de l'influence de l'Angleterre. Je voudrais soulever contre lui l'esprit libéral des Anglais aussi bien que leur esprit conservateur, et le leur faire voir tel qu'il est réellement, comme un branleur sans principes et sans foi, qui va servant et demandant partout l'anarchie révolutionnaire, et qui revient ensuite dire dans le Parlement qu'il a soutenu l'Angleterre et la liberté.

tandis qu'il les a, partout, compromises et rendus suspects ou odieuses. Vous voyez, je retombe toujours dans mon ancien métier. Je vous assure, et vous me croirez sans peine, que mon discours seroit très bon.

10 heures.

J'ai eu bien raison de vous envoyer un discours. Je n'en ai pas couru celui de lord Palmerston. Le meilleur, ce me semble, qu'il ait jamais fait. Spirituel, spirituel et convaincant. Je le lisai attentivement. Mais je persiste dans le mien. La réponse à lord P. pourroit être formidable. Puisque sir D. Graham s'est engagé d'avance, sir Robert Peel en fera certainement autant, et parlera bien. Le débat en sera solennel. Le certainement P. en restera blessé à mort. Le crami seulement que le public, les badants, honnêtes, ne soient pas suffisamment étonnés, et éclairés sur son compte.

Vous avez mieux chaud aujourd'hui. L'orage n'est pas encore fini. Il abattra la première sur votre route. Adieu, adieu.